

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 26 (1881)  
**Heft:** (5): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse  
  
**Artikel:** Les grandes manœuvres de la garde prussienne et du 3me corps en automne 1880 : mes impressions  
**Autor:** Wille  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-335601>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 5 (1881.)

---

## Les grandes manœuvres de la garde prussienne et du 3<sup>me</sup> corps en automne 1880.

MES IMPRESSIONS, par le major WILLE<sup>1</sup>.

M. le lieutenant-colonel Schweizer et moi, chargés par le Conseil fédéral de suivre ces manœuvres, nous arrivâmes le 8 septembre au matin à Berlin et nous nous présentâmes le même jour à la Légation suisse.

Le 9, les délégués des diverses armées furent présentés les uns aux autres. L'Angleterre, la France et la Russie avaient envoyé le plus d'officiers.

A la tête des missions anglaise, française, italienne, autrichienne, russe et suédoise se trouvait un général. La Belgique, l'Espagne et la Turquie étaient représentées par des colonels; les Etats de l'Allemagne du sud simplement par leurs envoyés militaires ordinaires.

Je crois, ensuite des expériences que j'ai faites pendant ces manœuvres, devoir émettre l'opinion que, dans l'intérêt de notre armée, l'on ne compose plus à l'avenir les missions militaires de jeunes officiers d'état-major, mais que l'on désigne dans ce but, à tour de rôle, un des divisionnaires ou des brigadiers ou un des chefs d'armes. A cet officier supérieur, on attacherait un major (ou un lieutenant-colonel) de l'état-major général, ainsi qu'un officier subalterne d'une arme quelconque.

Abstraction faite qu'il serait du plus haut intérêt militaire et politique pour notre armée qu'elle soit représentée par un officier auquel son âge, son rang et son commandement assureraient une place supérieure, tandis que les envoyés actuels n'occupent qu'un rang secondaire, seule une mission composée ainsi que je le propose pourrait suivre, avec utilité pour notre armée, des *grandes manœuvres*.

Je ne sais si M. le lieutenant-colonel Schweizer partage ma manière de voir, ni si elle est partagée par les officiers suisses qui ont fait partie de missions analogues; mais quant à moi, la seule chose qu'il m'a été possible de constater et d'apprendre c'est que toute l'armée allemande est parvenue à un degré d'instruction qui paraît impossible d'atteindre et que les troupes exécutent les mouvements avec ce sang-froid qui caractérise les grands artistes. A une exception près, je n'ai jamais vu agir avec précipitation; j'ai remarqué, au contraire, l'assurance avec laquelle les chefs subalternes opéraient et comme tout se combinait sans effort et, pour ainsi dire, en jouant. Quant aux mouvements hardis, aux coups de surprise, je n'en ai pas vu.

Voilà ce que, dans ma position, j'ai pu observer. Or ce sont des choses qui — je crois — sont connues, et il n'est pas nécessaire,

<sup>1</sup> Traduit du *Zeitschrift für die schweiz. Artillerie*.

pour les constater, d'envoyer des officiers suivre les grandes manœuvres impériales.

Du reste, ces manœuvres ne se prêtent pas à l'étude des détails de combat et de conduite des troupes, car, d'un côté, si l'on entreprend de n'étudier que ces détails, on ne peut faire que tout à coup on ne soit complètement absorbé par les grands mouvements des troupes; on oublie d'observer le développement et la marche de ces détails du combat — but de la mission; — de l'autre, ces manœuvres ne me semblent pas faites pour apprendre à connaître et à juger les méthodes de combat de l'armée allemande; il me paraît, — je ne sais si je me trompe, — que les tâches des détachements et les combats conduisant au résultat final ne sont que très grossièrement esquissés et jamais exécutés d'une manière complète, sauf au dernier moment.

C'est pendant la période des exercices de manœuvres de détachement, de brigade et de division, qui précède les grandes manœuvres, que l'on exerce les détails du combat, que l'on étudie les exemples et que l'on apprend à les modifier. C'est également pendant ce temps que l'on expérimente ces nombreuses propositions d'améliorations formulées dans le cours de l'année. Il serait au plus haut degré profitable à nos jeunes officiers d'état-major, surtout à ceux qui sont instructeurs, de pouvoir assister à ces exercices préparatoires. Nous autres instructeurs, nous sommes obligés, si nous voulons nous maintenir à la hauteur de la science, de puiser dans les livres, sans qu'il nous soit possible d'essayer pratiquement les choses que nous lisons.

Souvent même on lit dans un livre une méthode que l'on croit excellente et qui, en réalité, est de peu d'utilité ou même impraticable.

Autant je suis reconnaissant au Département militaire de m'avoir fourni l'occasion de voir des grandes manœuvres, autant je suis persuadé qu'il me manquait les connaissances nécessaires pour les suivre avec utilité pour notre armée.

Si le Département envoyait à ces manœuvres un colonel expérimenté, avec un état-major d'au moins deux officiers, ces missions seraient d'un réel avantage pour notre état militaire. Un tel officier supérieur connaît à fond la conduite des détachements, il a déjà commandé sa division lors de rassemblement et il a sur la conduite des troupes sa manière de voir fondée sur l'expérience; mais ce qui lui manque, c'est la possibilité de comparer ses idées avec celles de chefs dont l'autorité est incontestable. D'autre part, nos chefs supérieurs n'ont eu à commander des manœuvres que comme généraux de division souverains et n'ont jamais appris comment un général de division doit se comporter dans un corps d'armée. Les manœuvres impériales offrent à nos officiers généraux l'occasion la plus favorable pour voir et apprendre ces choses, surtout si on leur adjoint un état-major d'officiers. Chaque matin, le colonel fixera la tâche de ces officiers, leur désignera quelles troupes ils devront suivre et quelles spécialités ils auront à observer. De ces rapports et de ses propres remarques il se formera une image de la marche de la ma-

nœuvre et pourra ainsi facilement reconnaître comment l'idée générale a été exécutée et de quelle manière le but proposé a été atteint.

La journée du 9 fut consacrée aux visites officielles, le soir eut lieu la grande retraite de toutes les musiques du 3<sup>e</sup> corps. Le 10, parade du 3<sup>e</sup> corps; le 11, manœuvre-école du 3<sup>e</sup> corps contre un ennemi marqué; le 12, retraite de la garde; le 13, parade de la garde; le 14, manœuvre-école de la garde contre un ennemi marqué; le 15, repos; les 16, 17 et 18, manœuvres proprement dites des deux corps l'un contre l'autre. Le 18, à la fin de la manœuvre, l'empereur prit congé des officiers étrangers sur la place de manœuvres.

Pour la parade, le corps d'armée était placé sur deux lignes : en première ligne, l'infanterie et les pionniers, les bataillons l'un à côté de l'autre en colonne par compagnie (colonne serrée); en deuxième ligne, la cavalerie, l'artillerie et le train, le régiment de cavalerie en colonne par escadron, l'artillerie en ligne serrée. Les troupes défilèrent de deux manières : la première fois, les troupes à pied défilèrent par compagnie, la cavalerie par escadron et l'artillerie par batterie, au pas, les artilleurs derrière leurs pièces. Pour le second défilé, l'infanterie était en colonne par régiment, la cavalerie en colonne par escadron et l'artillerie en colonne serrée par *Abtheilung*; la cavalerie et l'artillerie défilèrent au trot.

Ce que j'ai relevé tout d'abord dans ce défilé, c'est qu'il n'a d'autre but que de montrer à quel point toute la troupe est formée, on laisse donc de côté tout ce qui n'est pas nécessaire ou qui pourrait nuire à l'effet cherché. Chez nous, au contraire, on voit les troupes traîner après elles et faire défiler devant l'inspecteur tout ce qu'elles possèdent en bagages et voitures, précisément comme si le défilé avait pour seul but de montrer l'état de l'équipement de corps et de l'équipement personnel et non pas le degré d'instruction de la troupe et de son aptitude pour les manœuvres. Un défilé n'est pas considéré dans les cercles militaires allemands comme un simple étalage militaire, comme une parade proprement dite; c'est une occasion pour examiner attentivement la marche de chaque régiment et en conclure son aptitude en campagne.

La ligne du défilé était marquée dans toute sa longueur par des adjudants; l'allure était donnée par les tambours placés à la tête de chaque régiment.

Les fantassins n'avaient ni manteau, ni sac à pain, ni gourde et le sac, sur lequel était fixé l'ustensile de cuisine, paraissait trop léger pour être garni entièrement. L'artillerie n'avait aucun paquetage et les canonniers ne portaient pas le sac. Le défilé était irréprochable et un homme du métier aurait difficilement découvert une différence entre les divers régiments.

Malgré la légèreté des pièces vides et l'égalité du sol — deux choses qui rendent très difficile le défilé de l'artillerie au pas — l'on ne remarquait aucun défaut dans l'alignement. Dans le défilé de la cavalerie, j'ai remarqué que bien que les brides fussent peu tendues et longues, les chevaux conservaient en général un trot uniforme et régulier. (Au sujet du harnachement, j'ai vu une chose qui me pa-



rait devoir être introduite chez nous : le filet n'est pas bouclé au milieu mais à gauche ; il est court, et au moyen de la boucle il peut être réglé de telle sorte que lorsque l'homme prend la rêne en main, la rêne est légèrement tendue ; ainsi le cheval a toujours appui au filet et n'est pas conduit uniquement par le mors).

Les deux manœuvres écoles ou les exercices de combat contre un ennemi marqué ne m'ont pas laissé une impression bien favorable. Il m'a semblé que sacrifiant tout au désir d'exécuter les mouvements conformément aux règles de l'école, de marquer l'action combinée et régulière des différentes armes, on oubliait le rôle de l'ennemi marqué et on ne considérait que sa force réelle et non l'effectif qu'il était censé représenter. Cela provenait en grande partie de ce que les différentes périodes, ainsi que le but à atteindre, étaient données d'avance. Il n'était pas rare de voir la cavalerie ou l'infanterie se placer à découvert sous la ligne de feu de l'ennemi afin d'être prête lorsque le moment d'attaquer arrivait. Les troupes qui, conformément à la supposition, devaient être repoussées, se rassemblaient en formation serrée sur la place qu'elles devaient abandonner et partaient en ordre serré.

J'ai vu de l'infanterie, après avoir exécuté un coup offensif, tirer pendant un temps assez long contre son adversaire sans s'inquiéter du feu d'une batterie marquée placée à quelques cents mètres. En général, j'ai trouvé que, pendant ces exercices préparatoires, les mouvements tournants étaient exécutés d'une manière si accentuée par des forces relativement faibles et non appuyées par d'autres troupes ou par de la cavalerie, que l'adversaire aurait pu, avec un détachement de cavalerie, attaquer de flanc et forcer cette ligne longue et lâche.

Quant aux manœuvres proprement dites, exécutées par les deux corps d'armée l'un contre l'autre, je crois avoir vu en elles, autant que cela est possible avec des exercices en temps de paix, une image fidèle de la réalité.

En ce qui concerne la direction des troupes et la conduite du combat, voici mon impression générale, plus ou moins modifiée suivant les cas. Le corps d'armée que les circonstances forcent à la défensive — c'est toujours le plus faible numériquement — appuie si possible une de ses ailes à une position — un village par exemple — et couvre son autre aile par sa cavalerie. La division qui occupe la position emploie son artillerie pour se couvrir et défendre la place et sa cavalerie pour explorer les environs. L'artillerie de corps, renforcée par l'artillerie de l'autre division, est au centre et établit le contact entre les deux divisions d'infanterie.

L'assaillant place sa cavalerie du côté où le défenseur ne s'appuie à aucune position ; son artillerie de corps, à laquelle vient se joindre l'artillerie de la division qui n'a pas devant elle la forte position du défenseur, est également au centre des deux divisions.

La division qui est à l'aile offensive place son artillerie, si possible, tout à fait à l'aile extrême et fait déborder l'assaillant par le régiment de cavalerie ou par un détachement d'infanterie.

Un autre détachement combiné et indépendant est envoyé à la même aile avec mission de prendre l'ennemi en flanc.

Après le combat des deux divisions de cavalerie, qui dure peu de temps, celles-ci rentrent dans la position d'observation et restent à disposition jusque vers la fin de l'action où on les emploie à poursuivre l'infanterie du vaincu.

La section d'artillerie à cheval, qui a participé au combat des divisions de cavalerie, abandonne celles-ci et vient rejoindre le reste de l'artillerie.

L'aile offensive attaque de front, et contraint son adversaire par un déploiement de forces considérables à faire une résistance énergique. Pendant ce temps, le détachement combiné exécute son mouvement tournant et suivant l'attention de l'adversaire et la configuration du terrain s'approche plus ou moins du village en le prenant de flanc. A ce moment l'assaillant met en action les forces qu'il a tenues en réserve. S'il arrive à se rendre maître de la position, il s'efforce de faire un changement de front avec cette aile, afin de prendre l'ennemi entre les deux divisions d'infanterie.

Voilà ce qu'était à mes yeux le plan du combat de rencontre du corps d'armée ; ce plan, je ne l'ai vu dans tous ses détails qu'une seule fois, mais je crois qu'on pouvait toujours le reconnaître dans les exercices de combat du corps d'armée et quelquefois aussi dans le cours des manœuvres extérieures.

Lorsque l'un des deux combattants se décidait à prendre l'offensive et faisait ses préparatifs dans ce but et qu'il ne s'agissait plus alors du combat de rencontre, le plan ci-dessus n'était pas reconnaissable, au moins du côté du défenseur. Dans la défensive tout ou partie de l'artillerie, suivant les besoins, était répartie avec les divers détachements d'infanterie ; le reste de l'artillerie était en réserve ; le déploiement dans le sens de la profondeur était remarquable. Dans ce cas, la division de cavalerie couvrait l'aile qui ne trouvait aucun appui dans le terrain.

C'est là mon impression sur la conduite d'un corps d'armée. Il est possible que je me trompe et que j'aie considéré comme une loi générale ce qui était amené par l'idée générale de la manœuvre ou par la nature du terrain. D'un autre côté, vu l'étendue de la manœuvre, je ne pouvais tout voir, et je dus combler les lacunes de mes observations par des conjectures.

Bien que notre règlement, comme du reste ceux des autres Etats, soit basé sur les prescriptions prussiennes, j'ai remarqué beaucoup de choses nouvelles et inconnues concernant l'infanterie.

Les feux de salves de détachements serrés étaient tirés à 1200 mètres aussi bien par l'assaillant que par le défenseur.

Bien que j'aie vu, à mon grand étonnement d'ailleurs, au début d'un combat contre un ennemi dont l'artillerie se trouvait dans une position excellente près d'un village et dont l'infanterie était à couvert dans des fossés de tirailleurs à la lisière du village, bien que j'aie vu, dis-je, dans ces circonstances, un bataillon d'infanterie venir se placer en ligne serrée et complètement découvert puis prendre part au combat avec des feux de salve, je crois cependant que l'in-

fanterie prussienne n'emploie en réalité dans l'attaque le tir à grande distance que très rarement ; on s'en tient plutôt à l'ancienne tradition prussienne en vertu de laquelle l'infanterie s'approche de l'ennemi sans coup férir jusqu'à 600 ou 700 mètres, puis ouvre alors un feu nourri.

Un fait digne d'être noté c'est que lorsque l'infanterie se retirait dans une position défensive, chaque section de tirailleurs détachait un certain nombre d'hommes qui indiquaient les distances devant le front au moyen de branches, etc.

Je n'ai vu qu'une seule fois les lignes de tirailleurs employer les salves de section ou de demi-section ; par contre j'ai remarqué, surtout lorsqu'il s'agissait de regagner du terrain perdu ou de frapper un dernier coup, l'emploi de salves de deux compagnies en ligne serrée. Le défenseur tirait plus de salves que l'assaillant.

Dans les chaînes de tirailleurs, la direction du feu appartenait toujours au chef de section ou de groupe ; une seule fois, j'ai vu le chef de compagnie prendre la direction du feu.

Divisions et brigades étaient toujours formées par aile.

Au début, la chaîne de tirailleurs était toujours très épaisse et les intervalles dans le sens de la profondeur étroits, ce qui facilitait la conduite mais augmentait les chances de pertes.

Les abris étaient rapidement trouvés et utilisés fort habilement. Je n'ai jamais remarqué cette recherche d'abris, à laquelle on consacre d'habitude autant de soins, comme si se couvrir était la chose principale dans le combat. Lorsqu'un abri était choisi, il l'était parce qu'il offrait toujours une protection réelle et non parce qu'il donnait satisfaction à la fantaisie d'officiers ou de soldats.

Le renforcement de la ligne de feu se faisait de toutes manières et plus particulièrement par le simple doublement, ce qui écartait les conflits de compétence entre les chefs de groupes et les officiers des unités tactiques combinées.

J'ai particulièrement remarqué le calme et la sûreté avec lesquels les chaînes de tirailleurs se mouvaient.

Les soutiens sur un terrain ouvert étaient formés ordinairement en ligne ; pour les troupes en seconde ligne on employait aussi la formation en ligne, bien que la formation en colonne soit dans ce cas la formation naturelle. Si la seconde ligne prenait part au combat, elle y arrivait le plus souvent en ordre serré.

Dans la défensive, on utilisait les fossés de tirailleurs. Dans une position défensive préparée d'avance, il y avait, outre des redans d'infanterie aux issues du village, une double et même triple ligne de fossés. Tous les redans et fossés pour tirailleurs à genoux étaient exécutés par des pionniers ; je n'ai vu l'infanterie se servir des pelles Linnemann que pour des abris destinés aux tirailleurs couchés.

Quant au rôle de la cavalerie avant le combat, les officiers étrangers n'ont pas eu l'occasion de l'étudier, car ils arrivaient toujours sur le terrain des manœuvres lorsque l'action avait commencé. Une seule fois je me permis de suivre le combat de la division de cavalerie.

La division avec ses trois brigades était formée sur trois lignes en

échelons; derrière la première brigade — première ligne — venait l'*Abtheilung* de l'artillerie à cheval. La direction partait du centre de la première ligne et les autres lignes suivaient les changements de direction de la première. Les mouvements s'exécutaient avec calme et précision. Aussitôt que la première ligne avait trouvé la direction exacte, l'artillerie s'avancait vivement à côté de la troisième ligne et ouvrait son feu sur l'objectif de l'attaque. La première ligne attaquait la cavalerie ennemie de front, la seconde ligne cherchait à la prendre de flanc et la troisième restait comme réserve et pour couvrir l'artillerie.

En ce qui concerne l'activité de l'artillerie en particulier, pour moi qui suis instructeur de cette arme, ce qui me surprit avant tout, fut le calme avec lequel cette arme manœuvrait et mettait en batterie. On ne voyait jamais cette précipitation hâtive avec laquelle certaines artilleries ôtent les avant-trains sans que les batteries soient à côté les unes des autres et avant qu'on sache exactement où est la ligne de bataille. Là où les circonstances de terrain indiquaient la position pour l'artillerie on pouvait être sûr que cette position était choisie; mais il était certain aussi que cette même position était abandonnée et que l'artillerie prenait une position moins favorable pour elle si cela était nécessaire pour mieux assurer la liaison avec l'infanterie. Ce maintien absolu de la liaison avec l'infanterie est la caractéristique de la tactique de l'artillerie.

Au commencement du combat on ouvrait le feu à environ 2000 mètres, quelquefois à une distance moindre. J'ai vu même, dans un combat de position, l'artillerie de l'assaillant venir mettre en batterie à 1200 mètres de la position ennemie. Dans le cours du combat on prenait position à 1000 mètres et même à des distances plus faibles. Les changements de but, qu'ils résultassent d'ordres donnés ou de la marche de la manœuvre, étaient indiqués par les changements de la direction des canons et par des panneaux (*Tafel*).

Si l'infanterie gagnait du terrain, une partie de l'artillerie se portait alors en avant pour en prendre possession. Dans la défense, si on prévoyait une position de ralliement, l'artillerie venait s'y placer avant la grande masse de l'infanterie.

J'ai particulièrement remarqué que les changements de but et de position étaient très rarement ordonnés directement aux batteries; ils étaient abandonnés au sentiment tactique des chefs de l'artillerie.

Après que la batterie d'avant-garde avait ouvert le feu, le reste de l'*Abtheilung* se réunissait à elle; j'ai cependant vu, dans plusieurs cas, quelques batteries continuer à opérer isolément, de concert avec des détachements d'infanterie.

Aussitôt que le défenseur pouvait reconnaître l'objectif de l'assaillant, il y réunissait toute son artillerie de corps et ce qui restait disponible de son artillerie divisionnaire, afin de renforcer la défense de cette position.

L'artillerie de corps arrivait très rapidement au combat, en marchant par échelons, et conservait cette formation pour les changements de position. Je n'ai vu que rarement l'artillerie divisionnaire, (celle-ci est formée de 4 batteries, tandis que l'artillerie de corps n'en



compte que 3), réunie sous le commandement de son chef et venir occuper une position sous ce commandement.

Quelquefois j'ai vu les batteries, une fois en position, remettre les avant-trains et faire quelques petits mouvements latéraux et en avant, afin de prendre une position plus favorable pour elle et pour les autres troupes. D'autre part, les changements de position exigés par la marche du combat étaient rares, mais ils embrassaient 500 mètres et plus. Le sol était un fond de sable léger; cependant, même lorsque l'infanterie et la cavalerie l'avaient foulé et quoiqu'il n'y eût aucune différence sensible entre sa viabilité et celle des chemins vicinaux, l'artillerie employait ces chemins pour la première mise en batterie, ainsi que pour les changements de position, à moins qu'il n'en résultât des retards considérables et des grands inconvénients. Si les circonstances l'exigeaient, on marchait simplement à travers champs, sans s'inquiéter si cela augmentait ou non le tirage. Pour les mouvements faits en dehors de la ligne de feu de l'ennemi, sur les routes ou à travers les champs, l'*Abtheilung* se formait généralement en colonne par un. J'ai vu aussi, dans des terrains favorables et pour de petits mouvements, surtout pour des batteries isolées, employer la marche en bataille et la colonne de sections. Pour porter d'ensemble les *Abtheilung* à la position de combat, j'ai remarqué plusieurs fois qu'aussitôt que les batteries débouchaient du couvert (village, forêt) qui jusque-là les avaient cachées, on voyait la tête de colonne faire de suite un changement de direction et l'*Abtheilung* se mettait en batterie par un mouvement de flanc. D'autres fois, toutes les têtes des colonnes de batterie tournaient à la fois, les batteries prenaient leurs intervalles et se déployaient en même temps. La mise en batterie s'exécutait toujours avec calme et précision.

Quand la ligne des batteries avait une grande étendue, on plaçait toujours toutes les batteries à la même hauteur, sans se régler sur la nature du terrain comme on l'eût fait à la guerre. En particulier, j'ai vu une grande ligne d'artillerie dans laquelle les batteries coupaient obliquement une croupe de terrain, alors qu'une simple disposition par échelons eût permis de placer toutes les batteries derrière la crête.

Une des *Abtheilung* s'est toujours placée en échelons, et on a pu reconnaître combien cette formation, si avantageuse en théorie, offre d'inconvénients quand elle n'est pas commandée par le terrain. Le front prend une extension démesurée, et l'infanterie qui s'avance vient bientôt masquer les échelons les plus en arrière.

Quand l'artillerie quittait ses positions, j'ai été surpris de voir que souvent elle négligeait les règles tactiques usuelles; par exemple elle faisait un mouvement de flanc lorsqu'en se reportant en arrière elle eût été défilée par le terrain.

La direction donnée aux batteries et aux *Abtheilung* me fait croire que l'artillerie est convaincue qu'aux manœuvres elle ne peut faire valoir le rôle qu'elle jouerait réellement au feu et qu'elle se contente de bien marquer son entrée en action sans vouloir manœuvrer chaque fois comme elle le ferait sous le feu de l'ennemi. Une seule

fois, dans la préparation d'une position défensive, je vis faire des épaulements rapides ; on avait placé les avant-trains à côté de la batterie.

Quant à ce qui concerne le matériel, les circonstances m'ont empêché de faire une étude exacte des détails. Ce qui me surprit, ce fut de voir combien les chevaux avaient de peine à tirer aussitôt que l'on montait.

Ce matériel paraissait trop lourd pour les chevaux. Ces animaux, du reste, hauts et étroits, sont peut-être faits pour courir, mais ils n'ont pas la force nécessaire quand il faut porter une partie du poids de la voiture, ainsi que le font ces bêtes laides et disproportionnées que l'on attelle en particulier sur la place d'armes de Thoune ; quand il fallait traverser de petits fossés à talus escarpés, la tête du timon, entraînée par les chevaux de devant, venait piquer dans le talus d'en face.

Il n'y avait ni ligne de caissons, ni parc de division. On ne voyait pas non plus ces longues colonnes d'approvisionnements qui, dans nos manœuvres, passent au milieu des troupes alors que l'action est la plus chaude, pour porter à ami et ennemi les vivres nécessaires. Il me paraît qu'en Prusse on estime que l'administration qu'on voit le moins et dont on parle le moins est la meilleure.

En finissant, je dois encore mentionner que les juges de camp n'étaient pas, comme chez nous, accompagnés d'un seul officier d'ordonnance, mais avaient à disposition plusieurs officiers d'état-major général et d'ordonnance ; ils pouvaient ainsi être parfaitement renseignés sur tout ce qui est nécessaire aux juges de camp.

---

## **Des projectiles de l'artillerie de campagne.**

Unité ou Diversité ?

« Suivant la distance, le terrain, la position ou la nature du but l'artillerie de campagne se sert de l'obus ou du shrapnel, ou passe plusieurs fois pendant un même tir de l'un à l'autre de ces projectiles.

« Or les expériences faites sur toutes les places d'armes prouvent que l'effet du shrapnel est infiniment supérieur à celui de l'obus et que le premier de ces projectiles est le seul dont on puisse faire usage avec succès contre des troupes dans toutes les éventualités, c'est-à-dire quelles que soient leur nature et la formation dans laquelle elles se trouvent.

« Cependant malgré cette efficacité reconnue, l'emploi du shrapnel est, dans la majorité des cas, subordonné à celui de l'obus par le fait que la fusée à percussion seule permet de régler le tir rapidement et avec exactitude. Avec des fusées à temps cette opération est toujours longue, souvent très difficile, parfois presque impraticable. •